

MODES

NOUVEAUTÉS, DESCRIPTION DES TOILETTES

Nous informons nos Abonnées que depuis le 4 décembre 1876 nos bureaux et ateliers de patrons se trouvent transférés : **3, rue du Quatre-Septembre, 3, et rue Richelieu, 68.** C'est là que désormais nous les prions de vouloir bien nous adresser toutes leurs communications.

Jamais la coquetterie n'a été plus nécessaire aux femmes qu'en ce temps exceptionnel, où l'on passe sa vie à se visiter et à se recevoir. Toilette, coiffure, air de la personne, sourire, conversation, tout doit être dirigé dans le seul but de plaire.

Et, franchement, personne ne peut trouver à redire à une coquetterie dont le mobile est de se rendre agréable à tous : à la famille, aux amis, aux vieillards, aux enfants, aux gens pauvres comme à ceux qui sont riches; sans oublier les ennuyeux qui, souvent, le sont sans s'en douter. Agir ainsi est à la fois d'un grand esprit et d'un bon cœur.

Une femme imbue de cette coquetterie répand autour d'elle un charme incontestable qui captive à son profit toutes les sympathies, et son but se trouve ainsi rempli. Qui ne préférerait un défaut aussi agréable, si défaut il y a, à certaines qualités revêches, moroses et sèches, dont quelques femmes sont pourvues! Celles-ci, presque toujours habillées sans goût et n'ayant aucune beauté, ne savent pas combien leurs prétendues qualités sont peu enviables.

Savoir donner et savoir recevoir, voilà deux manières de faire également à l'ordre du jour en ce moment. Elles sont l'une et l'autre remplies de nuances délicates qui doublent ou diminuent l'importance de l'offrande d'une part, et qui, de l'autre, remplissent d'aise le donataire ou lui causent une amère déception.

La personne qui donne doit offrir son présent avec simplicité, sans jamais le faire valoir, bien au contraire. Mais celle qui reçoit est tenue de paraître satisfaite à tout prix et de se montrer reconnaissante par de chauds remerciements. Agir autrement serait, de part et d'autre, du dernier mauvais goût.

Une mère prévoyante ne manque pas de styler ses enfants sur le chapitre des remerciements. Nous n'oublierons jamais le courage d'une petite fille de onze ans, à qui des amis firent successivement cadeau, pour le premier de l'an, de nécessaires à ouvrage; elle en reçut sept!... Nous étions précisément là, lorsqu'arriva le septième nécessaire, et nous savions l'histoire des autres; aussi la pauvre petite nous fit peine à voir. Malgré sa violente envie de pleurer, elle remercia fort gentiment; il est vrai qu'elle se sauva ensuite au plus vite pour aller cacher ses larmes.

La vie mondaine, à Paris, n'a pas encore ouvert ses portes à deux battants; on s'en tient jusqu'à présent à quelques grands dîners, à des réceptions de famille, et aux réunions de l'Opéra, des Italiens, de la Comédie - Française. Voyons donc un peu de quoi se composent les toilettes qui conviennent le mieux dans ces différents cas.

Le velours uni ou frappé, le satin, le brocart, le crêpe de Chine brodé font merveille comme tissus splendides; le foulard surah ou matelassé, le cachemire broché, la faille, la gaze de soie, etc., quoique moins ébouriffants, font néanmoins fort bonne mine aux lumières.

Avec certaines combinaisons de tissus, on arrive à de très-heureux résultats; nous avons déjà expliqué à nos lectrices le parti qu'on pouvait tirer en ce sens de la forme princesse. En faisant les quatre petits côtés en velours, par exemple, puis le devant, le dos et les manches, par moitié, en soie ou broché; en ajoutant des dentelles pour encadrer les bords de sé-

paration, avec quelques nœuds assortis et coquettement placés, on obtiendra une toilette de haute fashion.

La dentelle noire brodée de chenille, la dentelle noire brodée d'or, la dentelle d'or enfin, constituent, avec une grande variété de franges riches et de broderies découpées, de jolies garnitures pour le costume en question. Le ruban de peluche à envers satin vient, lui aussi, apporter le charme de ses reflets chatoyants, sans cesse renouvelés par le mouvement qu'on lui imprime. Ce ruban, comme la peluche elle-même, existe en toutes nuances. Quand



P. N° 336. — CHAPEAU *Haydée*.

nous aurons ajouté à cette liste les dentelles sérieuses que toute femme allant un peu dans le monde possède comme capital, les parures gracieuses en crêpe lisse, les fleurs ou plutôt les guirlandes de feuillage fort à la mode, sans compter les diamants vrais ou faux et les bijoux de fantaisie, nous aurons, croyons-nous, donné une idée de la variété des éléments dont une femme peut disposer pour ses toilettes du soir.

La manche transparente en tulle, dentelle ou gaze continue de s'appliquer, pour théâtre ou réception, à des robes de tissu épais. Quelques-unes sont bouillonnées, avec entre-deux et rubans en velours étroits, passés dedans sous forme de brassarts. Une femme de nos amies s'est ainsi organisé deux toilettes avec la même robe; les manches et la guimpe, tantôt en tulle noir et dentelle noire, tantôt en tulle blanc et dentelle blanche, se chargent de constituer la transformation avec de nouveaux rubans et des fleurs.

Voici une ravissante toilette d'Opéra, — qui entre un peu dans cet ordre d'idées, — véritable robe de princesse, en faille couleur soufre. De forme fourreau avec longue traîne unie et ondoyante, elle est entourée d'un plissé « balayouse » garni de valenciennes. Tunique de tulle blanc moucheté, garnie d'une dentelle blanche espagnole. Ce vêtement est coulissé sur les côtés pour former un tablier carré, tandis qu'il s'étend derrière en longue traîne légèrement drapée. Une dentelle coquillée sur le côté est fixée par des nœuds en cordelière de soie soufre, dont les glands assortis retombent assez bas. Cette robe fourreau est décolletée en carré; les manches, en tulle moucheté comme la tunique, sont bouillonnées, avec entre-deux de place en place et ruban soufre passé dedans. Un habit de dentelle espagnole blanche vient former cuirasse devant et se coller absolument sur la robe; dentelle espagnole sur tous les bords, y compris ceux du haut, et perles dorées sur le pied de la dentelle. Des cordelières jaunes semblent former le bas de ce corsage de dentelle, où elles se terminent par un nœud. Un large collier de perles dorées orne le cou, et des perles de même nature s'enroulent dans les cheveux.

On peut simplifier l'aspect de ce costume en substituant les dentelles noires aux blanches et en supprimant les perles.

Nous recommandons à nos lectrices la toilette suivante, pour grand dîner: Jupon de faille pensée, à longue traîne terminée par un volant dont le bord crénelé repose sur un plissé de surah souci. Tunique en surah souci, affectant la forme d'un châle dont la pointe est plissée au milieu derrière et fixée par un nœud pensée; les deux autres pointes sont croisées devant et leurs extrémités retenues sur les côtés par un coquillé de dentelle blanche et ruban pensée. Une dentelle blanche suit les bords de la tunique. Corsage en faille pensée et manches de surah souci; il est décolleté en carré et entouré de dentelles blanches; le bas se termine en pointes arrondies devant et derrière, où il est lacé par un lacet de soie souci. Fichu intérieur en crêpe lisse blanc, posé à la paysanne et croisé; sous-manches de même nature, plissées.

Nous remarquons, en général, que pour les théâtres où les femmes vont tête nue on se coiffe assez simplement; plus de nattes ni de boucles tombantes et moins d'élévation. Quelques coiffures à la Ninon et pas mal de bandeaux à la vierge, mais il faut être bien jolie pour cela. Nous avons vu une ravissante jeune femme dont tous les cheveux, largement ondulés devant, étaient réunis et noués derrière en un gros huit, sans plus de façon. Pouff de ruban, de fleurs, ou aigrette en diamants, selon l'élévation de l'endroit.

Citons, en terminant, une toilette de grand style pour visite. Robe de forme princesse, à longue traîne, de couleur vert russe et faite de deux étoffes: devant tout bouillonné et dos en cachemire épais et fin; petits côtés en velours. Une cordelière lace le dos jusqu'au delà de la taille, et les glands pendent bas. Les manches sont en velours et lacées sur le dessus par une cordelière à glands pendants.

Echarpe de velours assorti, garnie de franges en chenille, tombant gracieusement des épaules. Capote mignonne en peluche de couleur assortie formant bavolet; tour de tête en même étoffe, aigrette de héron sur le côté et brides de faille.

Plusieurs personnes nous questionnent sur l'à-propos du châle; nous placerons ici notre réponse, en la généralisant dans l'intérêt de toutes nos lectrices.

Oui, le châle est décidément à la mode, mais non pas le premier venu: le *châle de l'Inde* seulement. Ce serait, par conséquent, une grande faute que de n'en pas mettre un dans une corbeille de mariage un peu soignée. De plus, les visites de noce sont, pour une jeune mariée l'occasion naturelle d'exhiber le fameux châle de l'Inde de la corbeille.

Il est d'usage, on le sait, pour un fonctionnaire qui arrive dans une ville, de faire visite avec sa femme à tous les membres de la colonie administrative, ainsi qu'aux gros bonnets de la localité qu'on lui désigne à son arrivée. Une femme de bonne compagnie, pour ce genre de visites, ne manque jamais de mettre son châle de l'Inde; ce vêtement est, dans l'ordre de la toilette, ce qui donne le cachet de son individualité.

Mary d'AUBERVILLE.

Description des gravures dans le texte.

P. N° 336.

COIFFURE *Haydée*. — Turban de gaze orientale blanche pour théâtre. Cette coiffure se compose d'une large écharpe disposée en fond mou sur l'arrière de la tête, puis tortillée tout autour et ramenée en draperies légères sous le menton, pour se terminer derrière en un pan tombant. Une guirlande de sequins d'or s'enroule dans le turban et tombe en frange sur le front. Groupes de fleurs et feuilles de tilleul au sommet de la coiffure et sur le côté derrière.

DG. N° 696.

TOILETTES DE MARIAGE. — 4 et 6. Même costume vu de dos et de face. — Jupon en faille vert bouteille, garni dans le bas devant de deux volants, dont l'un, plissé, est coupé par un liséré plus clair. Derrière, le jupon est orné d'un volant plissé sur lequel s'appuie une double bande vert foncé et vert clair formant des dents. — Tunique de cachemire et tablier pointu en faille. La tunique enveloppe tout le jupon en formant derrière deux drapés successifs et une traîne pointue. Un galon noir à broderies vert clair, liséré de faille de cette nuance, orne tous les bords de ce vêtement, avec une belle frange muguet assortie. Le tablier est également encadré de cette double garniture; il est monté avec la tunique à la même ceinture de taille qui se fixe derrière. — Corsage de cachemire à sept coutures; celles du dos sont ornées dans le bas de petits revers pointus en faille vert clair. Des plastrons formant la pointe ornent le devant et le dos du corsage dans le haut; ils sont en faille claire ainsi que le col montant. Un galon brodé bordé ces plastrons; un nœud de ruban termine celui de devant. Parement vert pâle au bas de la manche, avec encadrement de plissés de faille foncée et nœud de ruban sur le dessus. — Lingerie élégante en batiste, avec ruches de dentelle. — Chapeau de velours vert foncé à fond pointu; la passe diadème est crénelée derrière et ses bords sont ornés d'une cordelière en chenille assortie aux deux tons de vert. Une cordelière parcille s'enroule autour de la calotte et se termine au bas derrière par un nœud et deux glands; des plumes de coq, posées à plat, garnissent le sommet. Les barbes mentonnières sont en tulle chenillé avec franges de chenille.

2. Costume en faille et velours de chasse carmelite. — Le jupon, en faille, est garni de deux volants dont l'un est plissé. — La polonaise est de deux étoffes: le dos, les petits côtés, y compris ceux de devant, ainsi que les manches, sont en velours côtelé (dit de chasse). Le devant, qui est en faille, forme le tablier et se termine par une belle frange à glands. Une bande de velours, coupée dans le travers de l'étoffe, forme revers sur la partie du vêtement de velours, encadrant les devants; des pattes de faille, garnies de boutons, coupent cette bande de place en place. Un plissé de faille entouré d'un bracelet de ruban noué dessus orne le bas des manches.



1381°

Julie David
A. Leroy imp. y des Marais 66.

Chelland
Ad. Goubaud & Fils Ed. Paris

LE MONITEUR DE LA MODE

Paris, Rue du Quatre-Septembre, N° 3.

Journal du Grand Monde

Entered at Stationer's Hall.

- Ligne
de
de

à l'été
de

de
de
de
de
de

à l'été
de

de
de
de
de
de

— Lingerie plate en toile. — Chapeau de velours noir à fond mou, garni dessus de ruban de satin noir, avec nœud derrière et touffe de plumes sur le côté. Tour de tête en blonde ruché, brides de satin.

3. Toilette de mariée, en foulard blanc. — Jupou à traîne unie; le bas, devant, est coupé en larges dents reposant sur un volant plissé. — Tablier entouré de plusieurs lisérés et d'un plissé, drapé et noué derrière. — Cuirasse simplement lisérée et lacée derrière; elle est garnie d'un fichu de crêpe lisse, orné de bruges, lequel est noué devant et fixé par un bouquet de fleurs d'oranger. Le bas des manches est garni de plissés de crêpe lisse et de même dentelle. Ruches de cou et de poignets en crêpe lisse. — Fleurs d'oranger en traîne dans les cheveux et voile à la juive en tulle dentelle.

4. Toilette de mariée très-élégante. Les devants, de forme princesse, sont en brocart, les petits côtés du devant en satin; les petits côtés du dos, au contraire, sont en brocart, et le dos, de forme princesse, s'allongeant en traîne, est en satin. Un volant plissé en crêpe lisse orne le bas des devants; la tête de ce volant est formée d'une guirlande de fleurs d'oranger avec nœud de satin sur les côtés. Le haut du corsage est recouvert par une guimpe « modeste » en crêpe lisse formant de petits plis; elle est encadrée d'un plissé fixé de côté par le bouquet de fleurs d'oranger; fraise de crêpe lisse autour du cou, se boutonnant derrière. Le haut de la manche est en brocart et le bas en satin; brassard de crêpe lisse, avec nœud à fleurs d'oranger, placé entre les deux étoffes. Manchette mousquetaire en crêpe lisse dans le bas, coupée par une ruche. Aumônière formée de fleurs d'oranger et de coques de satin, suspendue à la taille par une cordelière. — Couronne de fleurs d'oranger dans les cheveux et voile à la juive en tulle de Bruxelles. — Ce modèle de toilette peut être exécuté très-simplement, si l'on veut le faire tout en faille, en sicilienne ou même en alpaga, ne conservant du premier type que sa gracieuse « modeste » et le bas des manches.

5. Costume en faille et cachemire gros bleu. — Jupou à traîne, en faille, entouré d'un volant et, en outre, mais derrière seulement, d'un plissé à la vicille. — Tunique de cachemire lisérée de faille et fermée de côté par des nœuds papillon en ruban et velours assortis. — Cuirasse de cachemire, ouverte en carré sur un plastron de faille et lacée par des cordelières. Nœud de cordelière sur le côté avec glands pendants. Col de velours à revers bordant l'ouverture, et ruches de crêpe lisse à l'intérieur. Le bas des manches est orné d'un parement liséré de faille, avec rabat de velours au bas. Ce parement, qui s'ouvre sur un plissé de faille, est lacé par une cordelière à glands retombant. — Sous-manches de crêpe lisse plissées. — Chapeau de feutre gris. La passe se double sur le côté où elle forme deux bords relevés: le plus éloigné de la figure est doublé de velours noir. Bandeau de velours dessous. Touffe de plumes grises sur le côté, retombant jusque derrière.

6. Toilette déjà décrite sous le numéro 1.

Description de la gravure coloriée n° 1381.

TOILETTES DE BAL. — 1. Costume en tarlatane blanche et faille bleue. — Jupou de grosse mousseline recouvert de tarlatane, avec longue traîne, volant plissé et blonde blanche tout autour; par derrière, un plissé court au-dessus de cette dentelle, puis une haute frange bleue à tête grillée surmonte le tout. Seconde jupe de tarlatane ample et drapée en pouff derrière; le bas de cette jupe se perd sous la frange indiquée. — Cuirasse de faille bleue; la manche et le tour du corsage formés d'entre-deux et de blonde blanche que sépare un petit biais bleu. — Tablier de faille bleue, entouré de franges et monté en biais sur le devant de la cuirasse, par un entre-deux et une blonde assortie, avec un biais bleu. Une écharpe en ruban bleu part du côté de ce tablier, où elle est tenue par un nœud; un autre nœud orne le bas du dos tout près de là. Cette écharpe est ornée, sur ses deux bords, de la même disposition d'entre-deux et de blonde coupée par une ligne bleue; elle se termine, au-dessus de la traîne du jupon, par un nœud de ruban. — Ruban bleu au cou. — Plume blanche et fleurs bleues dans les cheveux. — Souliers Louis XV assortis au bleu.

2. Costume en faille et gaze blanches. — Robe princesse à très-longue traîne, boutonnée devant jusqu'au bas du buste; cette partie est entourée d'un volant à tête en dentelle blanche, retenant derrière une tunique de

gaze. Le bas de la robe est entouré d'un volant de gaze plissée, surmonté d'un volant de dentelle; un autre volant plissé, posé à plat devant, est coquillé sur les côtés et derrière. La tunique est encadrée, sur les côtés et dans le bas, d'une blonde coquillée. Une écharpe en crêpe de Chine, de nuance tilleul, bordée d'un volant de blonde, est drapée en trois plis sur le devant de la robe. Le volant de la tunique lui sert de point de départ avec une guirlande de roses. Cette écharpe entoure ensuite l'autre côté de la robe, où elle est retenue de place en place par des roses; puis elle vient brider le bas de la traîne et se terminer sous un groupe de roses. Berthe en crêpe de Chine tilleul, encadrée de blondes, dans le haut du corsage; cette berthe est resserrée au milieu, devant et derrière, ainsi que sur les épaules, par des roses. — Roses dans les cheveux. — Souliers blancs à barrettes.

NOS ÉTRENNES POUR 1877

Nos lectrices nous sauront gré certainement de leur offrir, à l'occasion de la nouvelle année, un véritable cadeau, en leur indiquant le moyen de se procurer dans des conditions tout à fait exceptionnelles un objet à la fois artistique et utile, dont l'acquisition pourra être considérée comme une bonne fortune.

Il s'agit d'un joli SERVICE À LIQUEURS, composé de douze verres et deux carafes en cristal demi-mousseline, orné sur chaque pièce d'une couronne de lierre et d'un semis de pois très-finement gravés. Le porte-liqueurs, en bronze doré (genre bijouterie), est lui-même une merveille par sa légèreté et sa forme gracieuse. Du reste, il nous suffira de citer la maison d'où il émane, — et dont le chef, M. Julien Hesse (rue Richer, 49), a bien voulu le mettre à la disposition de nos abonnées dans des conditions toutes particulières, — pour faire comprendre que nous nous faisons un plaisir de recommander cet objet comme le plus charmant cadeau qu'on puisse offrir notamment au moment des étrennes.

La valeur réelle de ce service est de 35 francs; mais, par une faveur toute spéciale et dont nous lui sommes reconnaissants M. Julien Hesse a bien voulu s'engager à le livrer moyennant la somme de 20 francs à toute personne qui lui en adressera directement la demande rue Richer, 49, pourvu qu'elle joigne à celle-ci le montant en un mandat ou un chèque. Pour recevoir l'objet franc de port et d'emballage, il suffira d'ajouter 3 francs pour la province et 5 francs pour l'étranger.

Nous ne doutons pas que le plus grand nombre de nos abonnées n'aient à cœur de se procurer d'une façon aussi avantageuse un service aussi coquet, que la femme la plus élégante prendra plaisir à faire circuler à la fin d'un repas ou à présenter elle-même à ses amies et à ses invités. Du reste, bien que nous ne nous chargions pas nous-même de l'expédier, on peut voir ce service et même en faire l'acquisition dans nos bureaux.

CORRESPONDANCE

— M^{me} MARIE G..., AU MANS.

Rien n'est plus facile que de faire un ulster d'un waterproof: on supprime la pèlerine, on ajuste un peu plus le dos en formant un pli Watteau au milieu, et l'on pose à la taille une ceinture qu'on redouble sur elle-même derrière. Pour bien réussir ce vêtement, il est indispensable de démonter les manches et les coutures d'épaule, afin de leur donner plus de netteté dans la forme.

— M^{me} P. L..., A AMBOISE.

Une berthe de dentelle blanche, *ancien style*, peut fort bien être utilisée dans le cas dont vous parlez. Formez-en un dessus de poche, que vous resserrez du bas par un nœud assorti à celui du fichu; puis le bout de la berthe ira se perdre un peu plus bas derrière sous un autre nœud semblable.

CHRONIQUE MONDAINE

Le mois de décembre, que nous venons de parcourir, n'a pas l'importance de novembre au point de vue mondain et gastronomique. Et cependant il est également riche en produits de bouche : c'est la période où les truffes, les huitres, les poissons, le gibier et la venaison sont en pleine prospérité, de même que les foies gras de Strasbourg et de Toulouse, les pâtés de Périgueux, Ruffec, Barbezieux, Nérac, Amiens, etc.

Mais, à partir du 3 de ce mois jusqu'à la célébration de la Nativité, le monde catholique se fait, trois fois par semaine, une règle de l'abstinence; et comme les noces, aujourd'hui encore, sont interdites par l'Eglise pendant l'Avent, on a ainsi le secret de la rareté des réunions qu'on remarque dans le cours de ce mois, et surtout de la prolongation du séjour du haut monde à la campagne. Cette période de vingt-deux jours finit au réveillon de Noël, qui, lui-même, est bien loin d'avoir conservé sa solennité du vieux temps.

Le Réveillon s'en va; c'est à diner qu'on festoie Noël, et le gala de ce grand jour est le point de départ d'une série de fêtes gastronomiques; ces fêtes s'échelonnent jusqu'au mercredi des Cendres. Les principales sont : le premier de l'an ou jour des Étrennes, également consacré à saint Fulgence, dont le nom signifie *brillant*; à Odilon, qui signifie *riche*; à sainte Euphrosine, qui se traduit par *gaieté*.

Puis viennent sainte Geneviève, les Rois ou l'Épiphanie, saint Antoine, qui est d'une antiquité vénérable, saint Charlemagne et les grands jours de Carnaval.

Dans quelques contrées de l'Allemagne, à Noël, il existe une assez jolie coutume, à laquelle on ne dérogerait pour rien au monde, ni dans les hautes classes, ni dans le peuple. La veille de la fête, une longue table est apprêtée au milieu de la salle où l'on a dressé le traditionnel sapin illuminé. Cette table est couverte de papier vélin, — chez les riches, — de couleur gris pâle, encadré de roses de Noël; — des plumes, des encriers sont disposés en quantité suffisante. Vers onze heures, petits et grands, jeunes et vieux s'approchent de la table et vont écrire quelques lignes sur un des petits carrés. Ces lignes contiennent l'expression d'un souhait ardent, renfermé au fond du cœur : aussi tient-on son papier à l'abri des regards indiscrets. Les bougies de l'arbre de Noël brûlent encore... minuit sonne : chacun de courir à l'arbre au premier coup et de livrer son souhait à la flamme des bougies. Le carré de papier doit être consumé pendant le temps que l'horloge a mis à sonner les douze heures. Alors c'est signe que les désirs, les vœux, les espérances seront réalisés. Mais s'il reste entre vos doigts la moindre parcelle du papier, hélas ! votre souhait ne sera jamais exaucé.

La vie de château se passe dans l'intimité, cette saison. La chasse règne, mais les salons restent voués aux parties en famille et aux jeux innocents. Tout au plus, de temps à autre, improvise-t-on une sauterie au piano ou la représentation d'une charade entre deux paravents. Il faut dire que la mort a étendu son crêpe sur bien des demeures réputées les plus généreuses en leur hospitalité.

Les petits travaux artistiques bénéficient de cette accalmie. La nouveauté du moment consiste à coller sur des tentures des chimères, des oiseaux, des fleurs de Chine ou du Japon, qu'on rehausse de broderies d'or et d'argent. On peint aussi sur étoffe, mélangeant les peintures aux broderies, et l'on forme, par ces combinaisons, des tentures d'un luxe et d'une originalité merveilleuses. C'est tout un passe-temps nouveau et charmant pour la vie châtelaine, auquel le pinceau masculin peut prendre part en même temps que l'aiguille féminine, et où chacun trouve ainsi son attrait.

Très-brillante réception chez la comtesse Martin du Nord, à

l'issue d'un grand diner, pour fêter l'anniversaire de sa naissance. Chacun des amis de cette femme charitable et distinguée s'était empressé de lui apporter ses félicitations. On sait que sa petite-fille a épousé M. de Lafaulotte, du conseil d'État.

Les souvenirs abondent sur le nom de Martin du Nord. Étant avocat à Douai avant 1830, il avait fait enchâsser dans un reliquaire d'or quelques grains de tabac échappés d'une prise de Louis XVIII. Les journaux l'apprirent.

— Je ne pourrais compter les diableries que m'a valu ce reliquaire, disait spirituellement à ce propos le feu garde des sceaux de Louis-Philippe.

Une autre fois, les journaux racontèrent qu'un jour M^{me} Martin du Nord était entrée dans le cabinet de toilette de son mari et, d'une main exercée, en cachette, avait rasé avec dextérité la barbe difficile qui couvrait la face du ministre. Tout Paris s'occupait de la barbe de Martin du Nord pendant un mois.

Le plus curieux, — et ce souvenir était rapporté à la soirée de M^{me} Martin du Nord, — c'est que ce détail domestique fit le meilleur effet aux Tuileries, où l'on aimait les bons ménages; et la comtesse Martin ne fut pas peu étonnée d'entendre un jour la reine Amélie la féliciter sur l'ingéniosité de ses soins conjugaux.

C'est dans les détails que se réfugie maintenant le faste d'une époque qui manque de grandeur dans l'ensemble. A défaut de la magnificence générale, on a le luxe dans l'infiniment petit. La mode, en ce moment, est aux lorgnettes diamantées et enrichies de pierreries.

Au dernier mardi de la Comédie-Française, la princesse de Sagan, qui est une des fidèles habituées de ces représentations avec M^{mes} de Tolstoy, de Montgomery, la duchesse de la Trémouille, la baronne de Rotchschild, la duchesse de Bisaccia, la comtesse de Gouy d'Arsy et *tutte quante*, en exhibait une qui a fait sensation et était d'une élégance accomplie.

Rien de plus joli que le miroitement des pierreries, sous le feu des lumières d'une salle de spectacle, dans les doigts qui manient la lorgnette. C'est une véritable parure de plus pour la femme qui se sert d'un tel objet. On fait des lorgnettes entièrement cerclées de pierreries variées; d'autres mêlent l'or ou la nacre aux diamants; enfin, il y en a, et ce ne sont pas, selon moi, les moins réussies, en écaille, avec le chiffre se détachant en diamants, — ainsi qu'on le voit sur les éventails du même genre.

Dans la joyeuse Angleterre, pays chéri de l'excentricité, une parure (collier et bracelets) assez originale, est en immense faveur, depuis cet hiver, auprès des blondes ladies du haut monde. Ce sont de minces serpents en ébène, aux yeux d'émeraude, au dard de rubis, qui, enroulés au cou et aux bras blanc de neige des filles d'Albion, leur donnent un air de charmeuses de reptiles. Les princesses ont donné l'exemple, et la mode en a été immédiatement transmise à toutes les ladies du Royaume-Uni.

Un phénomène d'horticulture attire en ce moment l'attention des florimanes anglais et d'un grand nombre de gens du monde. Il s'agit pourtant de peu de chose, mais ce peu parle à l'imagination. On voit, à bord de la *Pandore*, un bateau à vapeur de retour du pôle arctique, un rosier couvert de fleurs. Il est sain, vigoureux, et ses fleurs sont d'une vive coloration. Ce rosier fait partie du mobilier du navire depuis le moment où il a quitté l'Angleterre. Pendant tout le temps qu'il s'est trouvé dans les régions d'extrême nord, la plante s'est flétrie, affaissée, et passa pour morte. On la laissa de côté par souvenir de la terre natale; mais dès qu'elle se sentit approcher d'un climat plus tempéré, elle revint à la vie, s'aviva, et se mit bientôt en pleine floraison, quoiqu'en hiver.

Est-ce que, par hasard, il y aurait aussi des partis parmi les fleurs? En tout cas, il faut le reconnaître, ce rosier fait honneur au principe conservateur.

H. DE M.

MESSIEURS LES COIFFEURS

La corporation des coiffeurs de Paris s'est fait une certaine importance. Non-seulement elle est nombreuse, mais sa notoriété s'étend en pays étrangers. Ses concours annuels éveillent une émulation qu'on pourrait dire cosmopolite sans tomber dans l'hyperbole. C'est l'autre lundi que le concours de l'année courante a été tenu. Nous en parlons par la raison que, de ces réunions, il sort toujours quelques *arrêts* et une sorte de direction dans le caractère de la coiffure, qui intéressent naturellement nos élégantes. A très-peu de distance du concours vient le bal, dans lequel il est d'usage de montrer, sur la tête de quelques *invitées*, les coiffures qui ont triomphé aux yeux du jury.

C'est pour le 8 janvier prochain que le bal est annoncé.

Les coiffeurs, au dix-huitième siècle, jouaient un grand rôle; ils étaient devenus les principaux auxiliaires des toilettes d'apparat. Le concours est d'institution récente, mais la corporation des perruquiers avec son bal, est fort ancienne. Elle fut confirmée par édit du roi en 1634. La corporation datait de Saint-Louis, qui en était le patron, et ses fêtes, qui se célébraient le 25 août, étaient on ne peut plus belles. Le nombre des maîtres perruquiers fut fixé à deux cents pour Paris. Ce n'était pas trop à cette époque où tout le monde portait perruque, et quelles perruques! à la Louis XIV, c'est tout dire! elles étaient majestueuses, solennelles! Alors on pouvait dire comme Molière :

Vous êtes-vous rendue, avec tout le beau monde,
Au mérite éclatant de sa perruque blonde?

Malgré les tendances exagérées des coiffures de femmes à notre époque, rien ne ressemble à ces perruques phénoménales du grand siècle, si ce n'est, en Angleterre, celle du lord chancelier lorsqu'il préside la *Chancery Court*. Cette perruque est une amplification de la perruque Louis XIV.

Le talent des perruquiers, — devenus des coiffeurs depuis l'immortelle révolution de 1789, qui roigna aussi les perruques, comme on sait, — ne s'exerce guère plus que sur la chevelure des dames, les tours, les chignons, les appendices. Ils n'ont plus que la moitié du genre humain dans leur domaine, mais la plus belle.

Les perruquiers ont compté des célébrités dans leur corporation. Sans parler de celui qui faisait des tragédies et auquel Voltaire répondait : *Faites des perruques!* ils ont eu, surtout le beau *Champagne*, dont les galantes aventures, à Paris, eurent tant d'éclat en 1660 que Louis XIV, entendant souvent parler de lui et de ses succès, voulut voir ce garçon et se le fit amener. C'est celui, sans doute, que Boileau avait en vue quand il disait : « Ce perruquier superbe est l'effroi du quartier. » *Champagne*, glorieux de cette curiosité du grand roi, devint riche et ambitieux. Il mourut en possession d'une charge de secrétaire du roi. De plus, il avait été le sujet d'une comédie en un acte, de Boucher, jouée en 1662 sous le titre de : *Champagne coiffeur*. La célébrité du Don Juan capillaire en fit le succès.

Un poète du temps le dépeignait dans ces vers :

Enfin, le renommé Champagne
Ayant fait quatre ans de campagne
En un pays assez lointain,
Est de retour entier et sain ;
Déjà dans Paris il exerce
Son talent, science du commerce.
Quoiqu'il soit sec, maigre et menu,
Il est partout le bienvenu,
Et quantité de belles fées
En ont été déjà coiffées.

Parmi les coiffeurs contemporains, beaucoup ont eu aussi une notoriété dans leur art. Ils ont été plusieurs fois mis en scène

sur nos théâtres; mais il y a loin de ces succès du démêloir moderne aux brillantes aventures de Champagne, fait secrétaire du roi, et de quel roi!

Mais à quoi pensons-nous? Quelle étourderie de notre part! Voilà que nous oublions l'essentiel, qui est de formuler sommairement le résultat du dernier concours de coiffure au point de vue de son application pratique.

Le jury a décerné sa médaille d'or en faveur d'une coiffure genre Louis XVI modéré : cheveux couleur or, avec des racines droites sur le côté, relevés en plusieurs parties. Sur le devant courent des vagues ondulées, toujours d'un grand effet dans cette nuance de cheveux, quelques-uns finissant en transparent sur le front comme une petite dentelle. Le derrière se compose d'un entrelacement de coques avec trois chutes de boucles en spirales, se terminant par une boucle en frisure. Ce genre de coiffure est combiné de manière à placer à son sommet, et légèrement incliné, un pouff composé de deux têtes de plume bleue, avec aigrette de diamant et cinq étoiles posées en fer à cheval autour du pouff.

Eugène CHAPUS.

THÉÂTRES

THÉÂTRE-ITALIEN. — *Poliuto*, le *Barbier de Séville*, *Aida* et le *Trovatore* se partagent l'affiche. Avec de pareils éléments, l'exploitation ne peut manquer d'être fructueuse pour M. Escudier. M^{lles} Sanz et Borghi-Mamo, MM. Aramburo et Pandolfini interprètent, du reste, avec un parfait ensemble les œuvres de Donizetti, de Rossini et de Verdi. Tous sont à la hauteur des difficultés qu'offrent leurs rôles : c'est une justice que nous sommes heureux de leur rendre.

OPÉRA-COMIQUE. — Ici l'on joue *Mignon*. Toujours des reprises, c'est chose triste! L'heure n'est pas encore venue, sans doute, pour M. Carvalho, de manifester sa direction personnelle. Nous y touchons, dit-on, et l'on parle pour cela... d'une autre reprise! Il est vrai que celle-là aura toute la saveur d'une vraie nouveauté. Il s'agit de *Cendrillon*, qui jadis fit courir nos pères, et du début d'une toute jeune chanteuse à laquelle on peut prédire un brillant avenir. M^{lle} Potel est la fille de l'excellent artiste de ce nom : douée d'une voix fraîche et charmante, d'un talent distingué déjà, elle réalisera merveilleusement le gracieux personnage de Cendrillon.

VAUDEVILLE. — Après les *Mariages riches*, de M. Abraham Dreyfus, et *Perfide comme l'onde*, de M. Octave Gastineau, — où Shakespeare va-t-il se nicher! — le Vaudeville a cru devoir tenter fortune avec la reprise de *Nos alliées*, pièce qui, il y a quinze ans, eut un certain succès au Gymnase. Cela s'appelle peloter en attendant partie, et la partie sérieuse que ce théâtre doit jouer ne s'engagera qu'avec trois actes de M. Sardou, actuellement en répétition.

VARIÉTÉS. — M. Charles Monselet s'est mis en frais d'esprit, ce qui nous a valu une *Revue sans titre* en deux actes. Joignez à cela deux pièces d'allures légères, chacune en un acte, et vous aurez le dernier bilan des Variétés.

THÉÂTRE-CLUNY. — Dans son drame, *l'Affaire Fauconier*, M. Georges Petit raconte l'histoire navrante d'un honnête homme fourvoyé dans le cabinet d'un tripoteur d'affaires véreuses, et qui endosse naïvement la responsabilité de toutes les tristes opérations qui s'y brassent. Ce sujet est en ce moment plein d'actualité, et l'auteur a été certainement bien inspiré en le mettant à la scène.

HOP-FROG.



PLANCHE DG. N° 696. — TOILETTES DE MARIA
Nouveaux modèles de la maison Cos



E ET CÉRÉMONIE. — DESCRIPTION, PAGE 626.
lau (rue des Jeûneurs, 25 et 27).

UNE ŒUVRE DE GÉANT

(LÉGENDE SUÉDOISE.)

Il n'est aucune ville de Suède, excepté peut-être Upsal et Stockholm, qui renferme autant de curieux monuments que Lund, vieille ville épiscopale et universitaire, située à l'extrémité méridionale de la Suède et dont l'origine se perd dans la nuit des temps.

De tous ces monuments, le plus remarquable et le plus célèbre est la cathédrale, un des plus beaux chefs-d'œuvre de l'art gothique, aux murs épais de 6 mètres, longue de près de 900 pieds, haute de 228 et large de plus de 300.

La tradition populaire a conservé une curieuse légende se rattachant à l'édification de cette magnifique église. Un grand poète suédois, Esaias Tegner, l'a racontée dans son poème d'*Axel*, et tout récemment M. Buchner, professeur de littérature à la Faculté de Caen, lui a consacré une intéressante brochure.

Saint Laurent, visitant les peuples pour les convertir à la foi nouvelle, après avoir traversé l'Allemagne, est arrivé dans les pays du Nord. Son éloquence a déjà fait de nombreux chrétiens; mais il ne suffit pas d'avoir des prosélytes, il faut élever à Dieu un temple digne de lui et où puissent l'adorer ses nouveaux enfants. Comme le saint n'est pas riche, il va faire appel à la charité qu'il a enseignée, recueillir l'obole du pauvre et les dons des seigneurs, et travailler sans relâche à la grande œuvre qu'il veut accomplir.

Le voilà parcourant la Scanie tout entière, sans prendre de repos ni jour ni nuit; franchissant, chargé de son précieux fardeau, les larges plaines, les hautes montagnes et les gorges étroites; il boit au ruisseau, il mange du pain noir, n'osant toucher au dépôt sacré qui lui a été confié. Malgré les chaleurs et les frimas, malgré le feu, l'inondation et l'orage, il poursuit sa course pieuse, augmentant peu à peu son fardeau, et ne s'arrête enfin, aux portes de Lund, que lorsqu'il est devenu trop lourd pour ses épaules.

Combien de fois, dans sa promenade solitaire, le saint avait dressé le plan du temple qu'il allait ériger! Combien de fois il s'en était retracé l'image! Sans prendre haleine, il cherche et choisit l'emplacement de la sainte basilique; il fait venir des architectes et des maçons, et leur dit: « Vous voyez l'aigle qui plane dans les airs? C'est à cette hauteur que monteront les tours; vous connaissez les trous que la souris des champs creuse dans les entrailles de la terre? C'est à cette profondeur que descendront les fondements. »

Pourquoi l'homme est-il si peu capable de ce qu'il veut de meilleur? Pourquoi, lorsqu'il croit avoir tout prévu, surgit-il un dernier obstacle qui lui barre la route et l'empêche de réaliser ses plus chères espérances? Saint Laurent avait réfléchi longuement; toutes ses précautions étaient prises; les ouvriers les plus habiles avaient été appelés, et pourtant les travaux n'avançaient pas. Le lendemain trouvait comblées les tranchées creusées la veille pour y placer les assises; les échafaudages élevés le soir gisaient le matin sur le sol; une main invisible dispersait les pierres amoncelées et renversait les constructions déjà faites.

Depuis plusieurs nuits, l'apôtre veillait pour surprendre ceux qui s'acharnaient à la destruction de son œuvre, lorsqu'un soir un géant hideux, immense, aux pieds fourchus, à l'œil sanglant, lui apparut et lui dit: « De quel droit, mortel, es-tu venu occuper le sol qui nous échet en partage? Et quelle audace est la tienne de creuser notre terre et de briser nos roches? Nous ne te donnerons que ce que tu pourras acheter; nous ne sommes, ni les miens ni moi, d'humeur à nous laisser dépouiller sans profit. »

Le mauvais génie qui dictait ainsi ses conditions au saint était

un fils de celui qui seul avait survécu, en s'enfuyant avec sa femme dans une huche à pain, à la lutte des géants contre Odin. De la blessure d'Ymer, le géant primordial tué par Odin, avait coulé une si grande quantité de sang qu'elle avait causé un immense déluge, où s'était noyée, à l'exception de Bergelmer, toute la race des Titans du Nord. Aussi méchants que puissants, les descendants de Bergelmer avaient voué une haine terrible aux étrangers qu'ils accusaient tous de la mort d'Ymer, leur aïeul.

Laurent comprit qu'il fallait un sacrifice pour apaiser leur courroux.

Le génie proposait de construire lui-même l'édifice, s'il lui était promis en retour ce qu'il demanderait. On discuta longtemps les conditions du contrat. D'abord le géant exigea le soleil et la lune. « Comment te donnerais-je ces deux grands astres qui ne m'appartiennent pas et que Dieu a placés au firmament pour illuminer l'univers? lui répond le saint homme. — Alors laisse-moi prendre l'âme du premier qui entrera dans le temple et la lumière de tes yeux. — L'âme d'autrui n'est pas mon bien; je ne saurais te la donner, moi qui veux garder la mienne. — Je me contenterai donc de tes yeux, que je donnerai à mes enfants comme jouets. D'ailleurs, je t'offre un moyen de les racheter: tu n'as qu'à deviner quel est mon nom et où j'ai placé ma demeure. Ce sera chose facile pour toi, qui crois être le mieux instruit et le plus savant des hommes. »

Pour les Scandinaves, l'œil était la chose la plus précieuse qu'on pût obtenir d'un homme. Le grand Odin lui-même n'en avait qu'un, obligé qu'il avait été de déposer l'autre en gage au pied de l'arbre Ygdrasil, chez Mimer, gardien du puits de la Sagesse, pour en boire les eaux merveilleuses.

Tout joyeux du pacte qu'il venait de conclure et du prix donné à son concours, et pensant à la joie de sa famille, le géant se mit courageusement au travail. La fin de la nuit lui suffit pour arracher des montagnes voisines d'énormes blocs de rocher, les charger sur ses puissantes épaules et les transporter à Lund. Avant le jour, sa main de fer les avait brisés et avait déjà commencé à leur donner une forme. Les premiers rayons du soleil levant éclairèrent les fondations cyclopéennes sur lesquelles allait s'élever la future cathédrale.

Quelques heures plus tard, on aurait pu voir le géant assis sur le faite du toit mettre la dernière main à son œuvre en achevant une des tours qui flanquent le grand portail du côté de l'Occident.

Cependant le saint, du haut des collines environnantes, admirait le temple que les païens convertis par lui élevaient à son Dieu et que ses yeux voyaient pour la dernière fois. Que ne lui avait-on demandé plus tôt d'accomplir son généreux sacrifice? Homme oublieux de lui-même, il attendait avec impatience la pose de la dernière pierre, bien qu'il dût à ce moment perdre à jamais la lumière du jour. Laurent allait reprendre le chemin de Lund, lorsqu'il entend tout à coup dans les entrailles de la terre un bruit inusité. C'est comme le craquement sourd qui précède l'éruption des volcans. Il s'arrête, il écoute, et des profondeurs du sol il entend sortir une voix; c'est la femme du géant, cachée dans son antre, qui berce ses enfants. « Dormez, mes chéris; enfants du géant Finn, dormez! de retour à votre réveil, votre père vous apportera de beaux jouets, il vous donnera les yeux brillants du chrétien. »

Remerciant le ciel de la découverte miraculeuse qu'il vient de faire, Laurent se hâte de redescendre vers la ville, il court à l'église et appelle le géant il lui dit et son nom et sa demeure. Furieux d'avoir été trahi, Finn broie dans ses doigts les blocs de pierre qui devaient couronner le sommet de la tour; il s'élançait et disparaît en proférant cette malédiction: « Église maudite! je ne t'ai pas achevée, jamais tu ne le seras. » Puis allant chercher sa femme, le géant revint avec elle vers le temple, par des voies souterraines qu'avaient creusées ses pères et de lui seul

connues.
vigoureux
croquer.
et étendu
ici jusqu'

Le
aujourd'hui
chaos pri
équilibre.
d'une gran
sur le dos
peine aux
et dont les
et les tortu
jours.

Cette lég
populations
dédiée à sui
sides furent
surtout d'Al
prendre les
gions du Nor
est la person
contre l'inva
prêtre Odin,
La punition
faite du paga

Ce matin,
lement de tar
plan plan !...

Un tambour
glier, par ex
Vite, vite, j
porte.

Personne...

noillées deux
Une peu de b
cette fine des
sert lentement

Le même mor
champs sous le
Le diable soi
quel est donc l

avec un tambor
les touffes de
sur la route...

caché en train
maître Puck. L
« Ce Parisien e
lade! » Sur q

plan!... ran pl
réveiller mes c
Ce n'était pas
C'était Gougn
et pour le mor
pays, il a des no
prêter l'instrum
la caisse dans le

connues. Ils entrèrent dans l'asile sacré et, saisissant de leurs bras vigoureux les piliers qui le soutenaient, ils tentèrent de le faire crouler. Mais Dieu veillait sur la maison qui lui avait été consacrée et étendant la main leur dit : « Soyez changés en pierre et restez ici jusqu'au jugement dernier. »

Le voyageur qui visite les monuments de Lund peut voir encore aujourd'hui dans la crypte vaste et profonde qui s'étend sous le chœur principal deux des plus forts piliers qui ont perdu leur équilibre. Avec l'un semble se confondre la statue d'un homme d'une grandeur colossale; près de l'autre est une femme portant sur le dos un petit enfant. Les deux colonnes semblent résister à peine aux efforts des deux géants dont les secousses les ébranlent et dont les figures grimaçantes expriment encore les angoisses et les tortures de l'horrible mort qui les a immobilisés pour toujours.

Cette légende, expression vraie du caractère rude et naïf des populations du Nord, signifie que la cathédrale de Lund a été dédiée à saint Laurent, martyr, au nom duquel d'importants subsides furent demandés dans la chrétienté tout entière; ils vinrent surtout d'Allemagne, d'Angleterre et de France. Elle fait comprendre les difficultés très-grandes que rencontra, dans les régions du Nord, la propagation de la foi chrétienne. Le géant Finn est la personnification de la race finnoise qui, après avoir lutté contre l'invasion de la race aryenne et contre son chef et grand-prêtre Odin, se montra la plus rebelle aux idées du christianisme. La punition des deux géants est le symbole de l'irréparable dé faite du paganisme.

T. BAUGIER.

LE RÊVE DU TAMBOUR

(SOUVENIR DE VOYAGE.)

Ce matin, aux premières clartés de l'aube, un formidable roulement de tambour me réveille en sursaut... Ran plan plan ! Ran plan plan !...

Un tambour dans mes pins à pareille heure!... Voilà qui est singulier, par exemple!...

Vite, vite, je me jette à bas de mon lit et je cours ouvrir la porte.

Personne... Le bruit s'est tu... Du milieu des lambrusques mouillées deux ou trois courlis s'envolent en secouant leurs ailes... Une peu de brise chante dans les arbres... Vers l'orient, sur la crête fine des Alpilles, s'entasse une poussière d'or d'où le soleil sort lentement... Un premier rayon frise déjà le toit du moulin. Au même moment, le tambour, invisible, se met à battre aux champs sous le couvert... Ran... plan... plan, plan, plan.

Le diable soit de la peau d'âne! Je l'avais oubliée... Mais enfin, quel est donc le sauvage qui vient saluer l'aurore au fond des bois avec un tambour?... J'ai beau regarder, je ne vois rien... rien que les touffes de lavande et les pins qui dégringolent jusqu'en bas sur la route... Il y a peut-être par là dans le fourré quelque lutin caché en train de se moquer de moi... C'est Ariel, sans doute, ou maître Puck. Le drôle se sera dit, en passant devant mon moulin : « Ce Parisien est trop tranquille là-dedans, allons lui donner l'aubade ! » Sur quoi il aura pris un gros tambour et... ran plan plan!... ran plan plan!... Te tairas-tu, gredin de Puck? tu vas réveiller mes cigales!

Ce n'était pas Puck.

C'était Gougnet (François), dit Pistolet, tambour au 31^e de ligne, et pour le moment en congé de semestre. Pistolet s'ennuie au pays, il a des nostalgies, ce tambour, et — quand on veut bien lui prêter l'instrument de supplice — il s'en va, mélancolique, battre la caisse dans les bois, en rêvant de la caserne du Prince-Eugène.

C'est sur ma petite colline verte qu'il est venu rêver aujourd'hui...

Il est là-bas, debout contre un pin, son tambour entre ses jambes et s'en donnant à cœur joie... Des vols de perdreaux effarouchés partent à ses pieds sans qu'il s'en aperçoive. La fêrigoule embaumée autour de lui, il ne la sent pas.

Il ne voit pas non plus les fines toiles d'araignée qui tremblent au soleil entre les branches, ni les aiguilles de pin qui sautillent sur son tambour. Tout entier à son rêve et à sa musique, il regarde amoureuxment voler ses baguettes, et sa grosse face niaise s'épanouit de plaisir à chaque roulement.

Ran plan plan ! Ran plan plan !

« Quelle est belle, la grande caserne, avec sa cour aux larges dalles, ses rangées de fenêtres bien alignées, son peuple en bonnet de police et ses arcades basses toutes pleines du bruit joyeux des gamelles!... »

Ran plan plan ! Ran plan plan !

« Oh ! l'escalier sonore, les corridors peints à la chaux, la chambre odorante, les ceinturons qu'on astique, la planche à pain, les pots de cigare, les couchettes de fer à couverture grise, les fusils qui reluisent au râtelier!... »

Ran plan plan ! Ran plan plan !

« Oh ! les bonnes journées du corps de garde, les cartes qui poissent aux doigts, la dame de pique hideuse avec des agréments à la plume, le vieux Pigault-Lebrun dépareillé, qui traîne sur le lit de camp!... »

Ran plan plan ! Ran plan plan !

« Oh ! les longues nuits de faction à la porte des ministères, la vieille guérite où la pluie entre, les pieds qui ont froid ! les voitures de gala, qui vous éclaboussent en passant!... Oh ! la corvée supplémentaire, les jours de bloc, le baquet, l'oreiller de planche, la diane froide par les matins pluvieux, la retraite dans les brouillards à l'heure où le gaz s'allume, l'appel du soir où l'on arrive essoufflé!... »

Ran plan plan ! Ran plan plan !

« Oh ! le bois de Vincennes, les gros gants de coton blanc, les promenades sur les fortifications... Oh ! la barrière de l'École, le piston du Salon de Mars, la romance sentimentale chantée une main sur le cœur!... »

Rêve, rêve, pauvre homme, ce n'est pas moi qui t'en empêcherai... ; tape hardiment sur ta caisse, tape à tour de bras. Je n'ai pas le droit de te trouver ridicule.

Si tu as la nostalgie de ta caserne, est-ce que, moi, je n'ai pas la nostalgie de la mienne?

Mon Paris me poursuit jusqu'ici comme le tien. Tu bas du tambour sous les pins, toi. Moi, j'y fais de la copie... Ah ! les bons Provençaux que nous faisons ! Là-bas, dans les casernes de Paris, nous regrettons nos Alpilles bleues et l'odeur sauvage des lavandes ; maintenant, ici, en pleine Provence, la caserne nous manque, et tout ce qui la rappelle nous est cher!...

Huit heures sonnent au village. Pistolet, sans lâcher ses baguettes, s'est mis en route pour rentrer... On l'entend descendre sous le bois, jouant toujours... Et moi, couché dans l'herbe, malade de nostalgie, je crois voir, au bruit du tambour qui s'éloigne, tout mon Paris défilant entre les pins....

Ah ! Paris... Paris... toujours Paris !

Alphonse DAUDET.

L'HIVER

C'est le 21 de ce mois que l'hiver a fait son entrée dans le cycle des saisons, ou, pour parler plus scientifiquement, que le soleil a passé au point du Capricorne. Mais nous vivons dans un temps où l'almanach n'est plus pris au sérieux. L'hiver, en ce moment ! Mais il fait doux comme en avril ! on vend des violettes à tous les carrefours ! sur tous les points de la France on signale des arbres fruitiers qui bourgeonnent ! On a même parlé d'un hanneton qui s'était manifesté nous ne savons plus où. Après tout, ce hanneton était peut-être un canard vu de très-loin par un naturaliste de bonne volonté.

En attendant, les peintres nous la baillent belle en continuant à nous représenter l'hiver, dans leurs allégories, sous les traits d'un vieillard blanc, ratatiné au coin d'un feu maigre et soufflant dans ses doigts, en compagnie d'un marcassin et d'un petit tas de pommes de pin. Tout cela était bon au vieux temps. Et les poètes donc ! que deviennent leurs métaphores ? Ce n'est pas nous qui regretterons beaucoup ces vers de Delille :

..... Triomphant sur un trône de glace,
L'Hiver s'enorgueillit de voir l'astre du jour
Embellir son palais et lui faire la cour.

Non plus que ceux-ci, de Gilbert :

Sur un vieux char de fer, traîné par les orages,
L'Hiver, ce noir géant, compagnon des ravages,
Fuit avec les frimas et l'ennui, ses enfants.

Le trône de glace est fondu et le char de fer prend ses invalides dans quelque coin obscur du ciel, entre le char de Thespis et celui d'Hippolyte. Nous ne sommes plus aussi étonné que Lebrun de ce que

Anacréon sut plaire aux belles,
Malgré ses quatre-vingts hivers,

si les hivers du joyeux poète ressemblaient à celui-ci, et Voltaire ne nous émeut plus guère en nous parlant de « l'hiver de ses ans, » ce qui était, déjà de son temps, une expression d'un bien détestable français.

Tout cela est bel et bien ; mais on se perd en conjectures sur la cause de ce bouleversement des saisons. Les astronomes en donnent, paraît-il, des raisons excellentes. Nous qui ne sommes pas astronomes, nous en avons trouvé une cependant qui nous paraît absolument plausible. Les poètes se sont trompés jusqu'ici sur le vrai caractère de l'hiver et sur le qualificatif qui lui convient. L'hiver n'est ni impitoyable, ni sombre, ni cruel, ni farouche, ni paresseux, ni dur, comme ils l'ont tant répété. L'hiver est tout simplement susceptible. Les patineurs ont voulu se passer de lui, et il les boude. Il les renvoie à la glace artificielle de leurs skatings et leur refuse cette belle gelée des étangs qui avait au moins, sur toutes ses contrefaçons, l'avantage d'un beau décor dentelé de neige.

Tout cela est bel et bon, hiver, mon ami, et les ridicules humains sont toujours dignes d'une leçon. Mais, bien que nombreux, les patineurs ne constituent qu'une fraction infime de la société, et c'est uniquement pour nous faire croire qu'ils sont innombrables qu'ils ont mis à leurs chaussures ces bruyantes roulettes ; mais, en dehors d'eux, il y a des citoyens paisibles qui aiment à boire, en été, des liquides frappés, et qui adorent se promener, par un temps bien sec et sous un ciel bien blanc, dans les bois que la gelée fait crépiter. C'est à ceux-là que nous te prions de penser. Il y a aussi les cultivateurs qui te chargeaient habituellement de tuer une foule d'insectes nuisibles, et que ton abandon

mortifie cruellement. C'est encore pour eux que nous t'implorons, ô toi qui viens de naître et ne te souviens pas assez qu'il faut des fleurs de neige à ton berceau.

G. B.-F.

CHRISTMAS ET NAVIDAD

Chaque pays a sa manière de célébrer les fêtes de Noël. Chez nous, on ne manque guère de faire le réveillon. Mais nous sommes de bien pauvres festoyeurs à côté de nos voisins d'outre-Manche.

L'Anglais fête la naissance du Christ avec plus de graisse et de viande que les paysans de Rome n'en offraient au dévorant Saturne. Il honore le fils de Dieu, — celui qui a jeûné quarante jours, — avec de la chair, de la bière et du plum-pudding.

Ce jour-là, les commerçants ferment leurs boutiques, mais ils ouvrent leurs buffets. Toute l'année, l'Anglais met à la caisse d'épargne pour fêter la solennité de Christmas. L'ouvrier, s'il le faut, engage ses outils, ses draps, ses vêtements. On se met à table la veille et on ne quitte la place que le surlendemain, au matin. Trente-six heures à boire et à manger.

La veille, tout Londres est illuminé. Pendant la nuit, les magasins sont éclairés à giorno. Des torrents de lard, des avalanches de viande de boucherie, des quantités incommensurables de volailles et de charcuterie, des pâtisseries monstrueuses, d'énormes bœufs dépouillés tout entiers, placés sur des tréteaux avec des becs de gaz dans le mufle ; des moutons apoplectiques à force d'être gras ; des porcs qui n'ont plus forme animale, « nourris au lait par le duc de X... » comme l'indiquent les étiquettes collées sur leurs flancs ; des poulets gros comme des dindes, des dindes grosses comme des moutons, des oies phénoménales, des lapins pesant vingt-cinq livres, avec des bouffettes de rubans dans les intestins ; des saucissons immenses pendus à des arbres de Noël, avec des cocardes, des rosettes, des drapeaux mêlés à des oranges, des citrons et des raisins de Corinthe.

C'est en Espagne que j'ai vu célébrer ce grand jour de la façon la plus pittoresque. La *Pascua de Natividad* (par abréviation, *Navidad*) est, de l'autre côté des Pyrénées, non-seulement l'époque de la célébration de la Nativité, mais encore de celle du premier de l'an. Huit jours avant la Noël, on reçoit les félicitations réservées chez nous pour le 1^{er} janvier et l'on donne les étrennes.

A Barcelone, la solennité a un cachet tout particulier. Toutes les rues sont remplies d'aveugles qui grattent leurs guitares en chantant des *billancicos* (noëls) d'une naïveté toute catalane. Il est de règle, à cette époque, de manger en famille un *pavo* (dindon) bourré de pigeons, de petits oiseaux, de charcuterie, de pruneaux et d'une foule d'autres ingrédients. Ce comestible s'achète à la foire spéciale de *Santo Toma*, qui attire toute la belle société de Barcelone en riches atours.

Il y a encore un autre moyen de s'en procurer. Les promenades sont encombrées de mille petits établissements en plein vent, où le *pavo* traditionnel est mis en loterie. Seulement, là, il arrive le plus souvent que le banquier offre au gagnant une bête si maigre et si peu appétissante que celui-ci opte volontiers pour une petite somme en *cuartos*.

Le démon le tente, et il continue de jouer jusqu'à ce qu'il ait perdu tout son bénéfice et quelque chose de plus, ce qui fait dire aux plaisants de la galerie qu'il a pris la place de la marchandise.

La veille de Noël, chaque maison tenant à honneur de prouver péremptoirement qu'elle n'a pas manqué à l'usage, vous pourrez, dans toutes les rues, marcher sur une couche épaisse de plumes de dindon, témoignage muet d'un devoir accompli.

Comme dans le midi de la France, la Catalogne a ses *crèches* qui s'organisent ce jour-là, dans toutes les familles. Dans la principale

pièce de chaque maison, on met en scène tout le mystère de la Nativité au moyen de petites figures en bois ou en terre cuite. On représente le paysage de la Judée, l'étable où est né le Sauveur, les animaux bibliques, les bergers, les mages, leur étoile, etc. Les plus appréciées de ces crèches (*bérens* en catalan) sont celles qui ont le plus de personnages et d'accessoires, tels qu'une rivière, un moulin, son meunier, et parfois un Catalan avec son bonnet de laine rouge, piochant la terre, une Catalane pilant l'*aioli*, ou bien des Andalous en veste brodée ou en jupon court dansant des *fundagos* effrénés, les anachronismes étant tolérés pour la circonstance. Dans un coin caché de l'appartement, une jeune fille avec son piano, ou le père muni d'un accordéon ou d'une tabatière à musique, font entendre des accents réputés célestes. On fait queue pendant des heures entières pour visiter ces exhibitions d'objets d'art religieux, où l'on est admis avec des billets.

L'exhibition dure ordinairement quinze jours, pendant lesquels chaque maison où il y a un *belen* n'appartient plus à ses habitants et devient un véritable établissement public.

Ajoutons, pour terminer, qu'on a en Espagne, comme chez nous, la messe de minuit, *noche buena* ou *misa del gallo* (la messe du coq). Seulement, là-bas, on y ajoute un détail qui n'existe pas ailleurs : l'orgue, pendant l'office, imite de temps en temps les vagissements d'un nouveau-né.

Enfin les théâtres, comme toujours, s'associent aux joies religieuses, et, dans les semaines qui précèdent et qui suivent la *Navidad*, représentent, sous différents titres, la Nativité du Christ.

Ainsi, chaque pays a sa manière originale de célébrer les fêtes de Noël.

Elie FRÉBAULT.

LES LIVRES D'ÉTRENNES

III

Nous n'en finirions pas si nous voulions énumérer toutes les œuvres nouvellement parues; contentons-nous donc d'en citer encore quelques-unes parmi les plus recommandables.

L'an dernier, M. Rothschild publiait le tome premier du *Musée Entomologique illustré*, — les *Coléoptères*. Cette année, il donne comme second volume, les *Papillons* : « Iconographie et histoire naturelle des papillons d'Europe, » par M. Depuiset, avec cinquante planches en couleur et deux cents vignettes. L'auteur fait tourbillonner devant nous tout ce joli monde, écrin de l'air, bijoux volants des campagnes; il nous apprend leurs noms, décrit leurs types, classe leurs espèces, et, à chaque description, l'insecte, saisi au vol par le crayon comme par un filet, vient s'étaler sur la page. Ceux qui voudront papillonner en us trouveront aussi, à la fin du volume, une classification exacte et complète. Le lecteur profane sautera cette nomenclature, pour feuilleter ses planches colorées, d'un aspect si riche, d'une si vive variété de teintes qu'on prendrait chacune des gravures pour un casier d'entomologiste. Mais les gracieux insectes n'y figurent pas à l'état mortuaire, piqués par l'épingle qui les dessèche et les momifie; le dessinateur les a peints en vie, dans leur milieu végétal, sur les plantes qui les nourrissent, sur les fleurs dont ils pompent le miel. C'est la féerie de la nature entourée de ses vrais décors.

L'art introduit dans l'histoire naturelle fait l'originalité des publications de M. Rothschild; il l'étend à toutes ses branches et à ses règnes. Une de ses grandes publications nouvelles, les *Poissons*, par MM. Gervais et Boulart, vient de s'enrichir d'un deuxième volume. Après les *Poissons d'eau douce*, les *Poissons de mer*, sorte d'aquarium typographique, où tous les chefs des grandes armées de l'Océan défilent dans cent chromolithographies, parées de leurs écailles miroitantes, sous leurs formes d'une monstruosité fantastique ou d'une bizarre élégance.

Dans un autre ordre d'idées, la librairie Plon a publié deux beaux livres : *Bêtes et Gens*, « fables et contes humoristiques, » aussi gaiement illustrés que rimés par Stop, et *les Contes de ma mère*, par Bertall, écrits sous la dictée de pieux souvenirs que le crayon filial évoque avec la vivacité et la fraîcheur retrouvées des impressions de l'enfance. Quelques-uns de ces jolis contes rappellent, par l'enjouement du ton et l'élégance du récit, ceux de M^{me} d'Aulnoy et de M^{lle} Lhéritier, ces « Mère l'Oie » charmantes du XVII^e siècle.

Les Fiancés, de Manzoni, sont un des rares romans adoptés par les familles, et qui ont conquis la popularité du foyer. L'émotion y est saine et la passion chaste; on dirait l'œuvre d'un Walter Scott italien. *Les Fiancés* rappellent aussi le grand conteur écossais par l'intérêt soutenu du récit, la mise en scène dramatique des mœurs et des figures d'un autre âge. Quelques pages s'en détachent, dignes de la grande histoire. On peut relire la description de la peste de Milan, même après celles de Lucrèce et de Thucydide. L'édition, digne de l'ouvrage qui manquait chez nous, la librairie Garnier vient de la donner, avec une excellente traduction de M. le marquis de Montgrand, illustrée par Staal.

A côté de cet ouvrage se présente, souligné de gracieuses vignettes dues au crayon de MM. Gustave Doré, Bertall et Van Dargent, un Recueil de jolies fables et de poésies enfantines, — *Nos Petits Rois*, — qui fait honneur au talent de M. Henri Jousset. Les parents ne le liront pas avec moins de plaisir que les enfants.

R. H.

Les bals masqués sont à l'ordre du jour. En attendant les quatre bals que nous promet l'Opéra et pour lesquels M. Halanzier s'est assuré le concours de Johann Strauss comme chef d'orchestre, le succès est à Frascati et au maestro Arban. Les premiers bals étaient remarquables d'entrain, les costumes superbes, la foule aussi pressée que joyeuse. Nul doute qu'il n'en soit de même aux bals des autres samedis.

Quant à l'orchestre, il a fait merveille sous la direction d'Arban qui, en même temps que ses dernières compositions, a fait entendre déjà tout le répertoire de Johann Strauss, dont l'Opéra n'aura ainsi que la seconde édition.

SOMMAIRE DU 5^e N^o DE DÉCEMBRE 1876

TEXTE. — Modes, description des toilettes et renseignements divers, par M^{me} Mary d'AUBERVILLE. — Correspondance. — Chronique mondaine, par H. DE M. — Messieurs les coiffeurs, par M. Eugène CHAPUS. — Théâtres, par HOP-FROG. — *Une œuvre de géant*, légende suédoise, par M. T. BAUGIER. — *Le rêve du tambour*, souvenirs de voyage, par M. Alphonse DAUDET. — L'hiver, par G. B.-F. — *Christmas et Navidad*, par M. Elie FRÉBAULT. — Les livres d'étrennes (III), par M. Robert HYENNE. — Table des matières.

ANNEXES. — Gravure coloriée n^o 1381, dessin de M. Jules DAVID : toilettes de bal.

Dans le texte : P. n^o 336, dessin de M. E. PRÉVAL : chapeau *Hoydée*. — DG. n^o 696, dessin de M. E. PRÉVAL : toilettes de mariage et cérémonie.

ROUVENAT (☞) et CH. LOURDEL, JOAILLIERS
Paris, 62, rue d'Hauteville.

Ad. GOUBAUD et FILS, propriétaires-gérants.